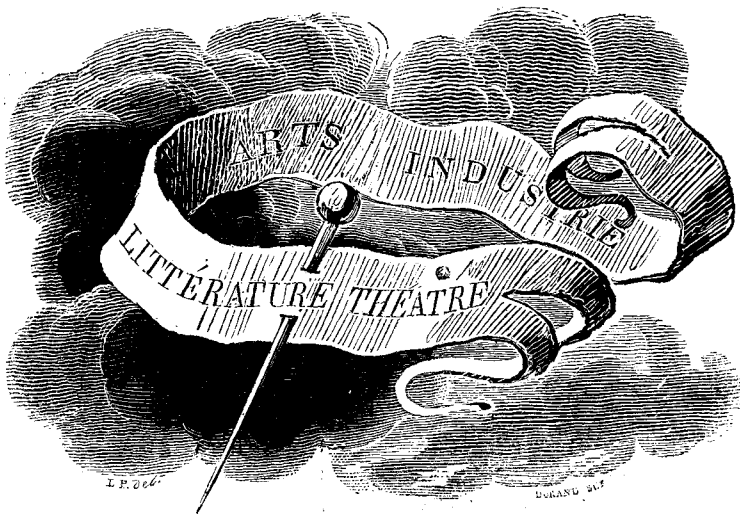


L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



ON S'ABONNE, à Lyon, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.



L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

Le suis-je ?

En conscience, j'abuse du privilège que Dieu m'a donné d'être le plus grand sot du monde : je le suis vraiment trop à la fois. Et, pour mon éternel tourment, ma sottise est du nombre de celles qui n'inspirent ni pitié, ni mépris. A la suite d'un de mes actes, fussé-je grimpé sur le Golgotha, eussé-je le genre humain pour spectateur, que le genre humain me rirait au nez. Car il est bon de dire que je suis sot avec complication d'imbécillité double, de vivacité triple et de centuple étourderie.

Le *Ménalque* de La Bruyère était sensé, sage et réfléchi près de moi. Du tabac en poudre ne lui servait point à poivrer son potage : c'est ce qui m'arrive cinq fois sur huit. Il ne sucrait pas son café de moutarde; c'est ce que je fais dix fois sur douze. Il ne... Oh! grand Dieu!

Dernièrement, ma bonne grand'mère s'endort près de sa table en tricotant des bas; je m'aperçois qu'elle a la roupie et que la chandelle a besoin d'une opération. Tout-à-coup, confondant en idée les deux objets, je saisis les mouchettes et j'attaque si vigoureusement le nez de ma vénérable aïeule, que, sans y voir plus clair, je l'aurais fait crier impitoyablement jusqu'au jugement dernier, si un vigoureux soufflet ne m'eût mis en présence de trente-six chandelles sur lesquelles je ne comptais pas.

Une infinité de réprimandes de cette sorte me corrigeraient peut-être: je vous en supplie, quand vous me rencontrerez, ne me les épargnez point; vous me rendrez service.

L'autre soir, en sortant de je ne sais où, je m'arrêtais pour regarder un paillasse qui portait une longue masse de fer en équilibre sur son menton. Le lendemain, à la revue, au moment du : *Portez armes!* me rappelant le tour de la veille, je faillis avaler mon fusil par la baïonnette. Heureusement j'en fus quitte pour une semonce en considération de ma bêtise.

Tous mes voisins m'ont vu demander du sucre chez le charbonnier et du lait dans mon chapeau. J'ai joué au billard, tout seul, pendant des heures entières; on trouvait sur le tapis les morceaux de bouteilles que j'y avais cassées: c'étaient des frais à n'en plus finir.

Mon médecin m'a traité pour avoir bu jusqu'à la dernière goutte l'eau, l'huile et les mèches de ma veilleuse.

Certain jour de l'an, je rendis mes visites avec une feuille de chou sur la tête, après avoir plongé ma perruque dans le pot au feu.

Une fois je reçus plus de coups de canne qu'un homme moins patient n'en eût enduré. Mon meilleur ami était en dispute; assourdi par le cri des interlocuteurs, je m'emparai d'une dame que je serrais à l'étouffer, en m'écriant: Viens, cher Edouard! C'est alors qu'un grand monsieur à moustaches me prouva par les argumens ci-dessus que sa femme ne portait pas d'autre nom que le sien. J'ai ri comme un fou de cette méprise.

Hier enfin, au Gymnase, le hasard m'avait placé près de deux jeunes personnes admirables de parures et de beauté. Certes, il fallait qu'elles fussent bien remarquables pour n'avoir point échappé à ma justesse d'observation. Je fis le galant. J'eus sans doute plus d'esprit encore qu'à l'ordinaire puisqu'elles ne décessèrent de rire

de mes nombreux à-propos. Un entr'acte eut lieu ; je sortis bien déterminé à leur offrir, à mon retour, quelques rafraîchissemens de bon goût. En effet, pour n'en pas perdre la mémoire, j'entrai chez un confiseur, où je fis mes acquisitions. La chaleur était grande; j'avais soif, j'enfilai la rue raisin, afin de me rendre dans un estaminet de préférence où mes distractions sont excusées sans trop de frais. Chemin faisant, je vis un marchand de friture; or, comme boire sans manger m'est chose impossible, j'achetai là des goujons modestement ensevelis dans une feuille d'algèbre; et j'allais ainsi, par la rue, croquant mes aquatiques, quand soudain, me rappelant le mélodrame, la loge, les belles, l'entracte, je regagnai le théâtre de toute la vitesse de mes jambes, et plus altéré que jamais.

Une fois arrivé, mes jolies voisines me reçurent si bien, me firent tant de politesses que les rafraîchissemens me vinrent à l'esprit. Je tirai donc de ma poche et fis mes offres, en détournant les yeux pour ne point exciter d'embarras. Des rires aigus, puis roulés, puis cadencés, puis aux sanglots, puis aux larmes, accueillirent ma présentation. J'étais aux anges : la folle gaité dénote si bien le plaisir.

Le bras tendu, comme celui d'un saint de pierre, la tête de côté, j'attendais que ma main fût vide pour contempler le ravissement des belles rieuses; mais sentant qu'aucun doigt ne se posait sur ce que j'avais offert, je regardai... c'étaient les maudits goujons, écrasés en miettes et bardés de a plus b , de z plus z ! Pour lors je n'y tins pas; plein de trouble, de confusion, je saisis une coiffure; sans *adieu* ni *bonjour*, je me précipitai hors de la loge poursuivi par des cris que je ne compris bien qu'au bas de l'escalier, quand le donneur de contre-marches m'arrêta, le front couvert d'un chapeau de satin rose où flottait une plume blanche.

Mon premier mot en rentrant chez moi fut : Le suis-je !

Théâtres de Lyon.

DES ACTEURS.

GYMNASE.

BARQUI. — Dans la nouvelle école dramatique le genre comique est certainement celui qui a le plus gagné aux innovations; autrefois et sous les meilleurs maîtres en gais vaudevilles, le comique de la pièce reposait toujours ou sur un valet fripon, niais ou peureux; sur un rival imbécille, ou sur un père bonhomme; on faisait ces caractères là d'après un moule commun, sauf quelques légères modifications dans les gestes ou dans les grimaces. Aujourd'hui le comique est sorti de cette ornière, il a déposé la charge et la parade pour traduire des ridicules réels; le plus souvent sous les traits d'un dandy avec des gants jaunes, de petites moustaches et la barbe moyen-âge : il faut donc qu'il ressorte au milieu des belles manières du grand monde, car en s'attachant aux ridicules,

le comique a fait élection de domicile dans les salons. En agrandissant son domaine, ce genre a imposé une tâche plus délicate à ses interprètes, car ainsi que nous l'avons dit en parlant d'Alexandre, le modèle du ridicule pose aussi très-souvent au balcon en face du comédien, comme pour offrir au public un point de comparaison.

M. Barqui a heureusement saisi le ton et la nuance de ce côté fertile de son emploi; son jeu a l'aisance et le laisser-aller du ridicule de bonne compagnie. M. Barqui a la mémoire facile, mais infidèle, ou rebelle quelquefois; alors, il fait avec adresse usage de son intelligence qui supplée assez heureusement les mots qu'il a oubliés; la nature de ses rôles favorise, il est vrai, cette supercherie excusable, mais qui dans tout autre cas ne passerait pas inaperçue : aussi nous conseillons à M. Barqui de ne pas trop se fier à cette ressource, dont l'usage devenant une habitude pourrait nuire beaucoup au développement de ses moyens.

Cet acteur est au moins aussi heureux dans les emplois de *Vernet* que dans ceux d'*Arnal*. Les rôles de *Tony le Pêcheur*, de *Prosper et Vincent*, d'*Eloi* dans *le Philtre champenois*, et surtout celui du *Père Goriot*, dans lequel il s'est surpassé, lui font autant d'honneur que ceux d'*Oscar* dans *Un Premier Amour*, d'*Anatole* dans *les Gants jaunes*, de *Théobald de Pont-Cassé* dans *Mathilde*, etc., etc.

M. Barqui a fait des progrès étonnans depuis un an, il peut en faire encore; aussi nous faisons des vœux pour qu'il ne tombe pas dans ce *statu quo* inamovible, où se complaisent presque tous les meilleurs sujets qui se croient parfaits parce qu'ils ont fait rire dans tel ou tel rôle; c'est cette malheureuse confiance qui étouffe les plus heureux talens : l'étude du genre comique est de tous les jours, comme la variété de ses modèles est infinie. M. Barqui l'a compris, son avenir d'artiste est là.

BAUDOIN. — M. Baudoin a une fille dont nous parlerons au chapitre des actrices; cependant ce titre seul ne l'attache pas au théâtre : cet acteur, malgré son âge avancé, a quelquefois d'heureuses réminiscences, il est souvent très-utile; et nous l'avons vu avec plaisir remplir le rôle du capitaine de vaisseau dans *les Deux Frères*. On a vanté son cri d'alarme : *Mort aux Josephinos!!!* dans *le Curé Mérimos*. Et l'on a eu raison.

Soirée d'Improvisation Française,

POÉTIQUE ET MUSICALE,

Salle de la Loterie, à huit heures du soir,

PAR M. NARDINI.

Cette séance, annoncée par erreur dans *le Courrier de Lyon* comme devant avoir lieu à la salle de la Bourse, aura définitivement lieu, ce soir jeudi, dans celle de la Loterie.

Un grand nombre de billets, placés déjà, garantissent une brillante société pour cette soirée vraiment remarquable et d'un attrait nouveau.

On peut se procurer des entrées chez M. Ayné, libraire, successeur de Louis Babeuf, rue St-Dominique, 2.

Le jeune Malade.

Eh quoi! déjà mourir? Mourir! lorsque la vie
A sa première aurore à peine épanouie,
S'ouvre comme un bouton au souffle du matin,
Et riche d'avenir appelle le destin!...
Mourir à l'âge d'or, où bercé d'espérance,
Sur les flots orageux avec tant d'assurance
Au plus fragile esquisse on confie son sort,
Empressé de le voir se détacher du port:

Sur mon destin, chaque heure est une nuit qui tombe,
Un pied dans le berceau, l'autre pied sur la tombe
Sous les plis d'un linceul je vois s'évanouir
Mes rêves de l'enfance au riant avenir!...
Du souffle des autans ma rose se déflore,
Et douleur à douleur, mon âme s'évapore,
Comme un soleil couchant, dont le dernier rayon
Scintillant au coteau s'éloigne du vallon!

Comme un faible roseau qui se brise à l'orage,
Le front couvert encor des roses du jeune âge,
Regrettant le bonheur, et par le sort vaincu,
J'abandonne une vie, où je n'ai pas vécu.
Quelques heures encor d'une agonie amère,
Et je ne serai plus qu'une froide poussière,
Et dans un champ désert, mes membres isolés,
Giseront tout poudreux par le passant foulés!...

Hélas!... je n'irai plus le soir dans la vallée
Tressaillir de bonheur, lorsque sous la feuillée
La brise aura chassé d'harmonieux accents
Et que le rossignol gazouillera ses chants!...
Puis quand la lune aux cieux s'élèvera brillante,
Je n'admèrerai plus cette voûte éclatante,
Où je rêvais la vie, alors que plein d'espoir,
A mon heureux matin j'attendais un beau soir.

Hélas! je n'irai plus promener sur la rive
Ecoutant chaque bruit d'une oreille attentive
Frissonner de plaisir quand sous son pied léger
Au lointain j'entendrai le gazon s'agiter,
Puis palpiter d'amour en la voyant paraître,
Et dans un long baiser épancher tout mon être,
Et je n'entendrai plus les doux sermens d'amour
Si rians et si purs au matin d'un beau jour!...

Adieu donc, ô Marie! à genoux sur la pierre
Quand tu viendras le soir réciter ta prière
Pour l'amant que le ciel te ravit pour toujours,
Donne quelques instans aux rêves des beaux jours!...
Où tout était amour!... bonheur et jouissance
Quand nos fronts ceints de fleurs riaient à l'espérance...
Et laisse s'échapper de ton cœur oppressé,
Une larme au présent, un sourire au passé!

Songe, songe au passé, l'avenir est un rêve
Qui sourit au matin quand le soleil se lève,
Mais qui fuit et s'envole à la brise du soir,
Quand l'horizon pâlit et que le ciel est noir,
Songe qu'un jour pour nous s'est levé sans nuage,
Et que le même soir abatta par l'orage
L'un de nous vint tomber sous ces sombres cyprès
Qui plus heureux que moi, recueillent tes regrets!

Mais déjà je succombe, adieu donc, ô mon âme!...
Adieu, rayon divin d'une céleste flamme!...

Envole-toi soudain, vers un monde meilleur,
Tu payas assez cher ton tribut de douleur...
Ce corps, où tu vécus, brisé par ton absence
Va retourner enfin à sa première essence!...
Je vois se dérouler le funeste lambeau!
Ah!... demain le soleil luira sur mon tombeau.

CLAUDIUS BRAC.

REVUE DU LYONNAIS.

La neuvième livraison de cet estimable recueil vient de paraître; je dis *estimable* avec intention, et le mot n'est pas ici, comme ce n'est que trop l'usage, jeté en épithète complaisante et de pur remplissage. *La Revue du Lyonnais* a le droit d'être estimée par la nature des articles qu'elle renferme, tous d'une valeur positive, et bien différens en cela de ceux contenus dans les publications du même genre, dont une imagination capricieuse et bizarre fait souvent seule les frais. La publication de M. Léon Boitel a sous ce rapport dépassé les espérances les plus confiantes; sa revue est un ouvrage de raison et de conscience; il ne la fallait pas autrement pour exciter les sympathies de ses concitoyens jugeant au poids et à la mesure jusqu'aux œuvres littéraires. Vous devez être contents, Messieurs les Lyonnais, on écrit pour vous enfin, puisqu'on ne parle que de vous, cherchez vos aïeux dans ce premier chapitre de la neuvième livraison, ayant pour titre: DE LA MILICE ET GARDE BOURGEOISE DE LYON: c'est un morceau d'histoire écrit avec concision et élégance, je regrette qu'il soit anonyme. Puis la relation en deux pages d'une contestation des comtes de Lyon et des docteurs de Sorbonne sur la question de savoir si les comtes de Lyon pouvaient conserver le privilège de ne fléchir qu'un genou à l'élévation pendant la sainte messe; après de virulens débats, le privilège fut conservé aux comtes de Lyon par une sentence du conseil (23 août 1555). Je présume que cette petite note toute d'intérêt ecclésiastique a été placée là par M. F.-Z. Collombet à qui l'on doit les trente pages de biographie qui la suivent. C'est là du vrai savoir de bon aloi, inscrit par noms, prénoms, âge, naissance et décès; il n'est pas possible d'être plus exact et plus méthodique que M. Collombet, *la Revue du Lyonnais* a en lui un collaborateur qui ne compromettra jamais sa destinée de positivisme: tout le monde au surplus lira avec intérêt parmi les cinq notices biographiques de la compagnie de Jésus, celle de l'abbé Lamourette, premier évêque intrus de Lyon (1791), et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire (1794). Après les trente pages de M. Collombet vient un fragment d'histoire sur la peste de Lyon seizième siècle, par M. A. P. Le souvenir était de circonstance alors que le choléra nous montrait les dents. Plus loin, une notice sur ESTIENNE DOLLET, imprimeur-libraire à Lyon, qui fut brûlé vif à l'âge de trente-sept ans (1546): cet article, sans nom d'auteur, sent essentiellement son Collombet, il est trop complaisamment entrelardé de citations des vers de Dollet, pour ne pas être sorti de la plume de certain intime de la littérature morte. Enfin de la poésie contemporaine sous le titre de *Souvenirs*, vient nous sortir de la poudre des bouquins

séculaires; M. Philibert Leduc, de Bourg, fait les vers avec facilité. Il y a du naturel et de l'harmonie tout à la fois.

Je ne finirai point mon bavardage sur la *Revue du Lyonnais* sans parler de ce que la neuvième livraison contient de mieux? soit dit sans offenser personne, même les éphémérides. Les cinq pages beaucoup trop courtes que M. l'abbé Dauphin a remplies de ses *Souvenirs du Forez*, sont écrites avec une pureté, une élégance que rehausse encore une noblesse et une dignité d'expressions et de pensées remarquables. La religion, la philosophie et la morale sont représentées dans ces quelques pages qui valent bien un sermon.



Chronique théâtrale.

La représentation au bénéfice de M^{me} Legaigneur, au Gymnase, était heureusement composée, aussi y avait-il du monde.

Le vaudeville qui a ouvert la soirée a pour sujet un des frères de Napoléon, Jérôme, au moment où il est enlevé à une table d'amis, au *Rocher de Cancale*, pour être fait roi de Westphalie. Le nom de Napoléon, le couplet au public, voilà tout le succès de cette pièce sans importance.

La Berline de l'Emigré est un drame intéressant quoiqu'un peu long. Il est heureusement égayé par un couple original, Belhomme et sa femme, sous les traits de Vizentini et de M^{me} Adam, qui ont fait valoir leurs rôles à merveille.

En général cette pièce, sur laquelle nous reviendrons, a été jouée avec beaucoup d'ensemble. Joanny mérite d'être mentionné pour la manière chaude et expressive avec laquelle il a rendu le personnage du peintre; *Lucevat*, Joanny a prouvé qu'il ne fallait qu'ouvrir une porte à ses bonnes dispositions.

L'Orphelin de la Tartarie ou *Fisch Tong Kang* est une parade dans laquelle M^{lle} Baudoin est *Colombine*; Barqui, *Arlequin*; Vizentini, *Cassandre*; Auguste et Félix, *Pailleasse* et *Poussah*. Au milieu des lazzi grotesques de cette débauche, il y a quelques traits d'esprit qui justifient le rire.

Grand-Théâtre. — Le charmant opéra du *Pré aux Clercs* a toujours l'heureux privilège d'attirer les gens de goût; M^{me} Déran court chante si délicieusement la musique d'*Hérold*. M^{lle} Dominique a représenté dignement la reine; que M^{lle} Dominique soit toujours aussi sûre d'elle, et l'on n'aura plus qu'à signaler ses progrès. Le rôle de *Mergy* est un des plus favorables à la voix de Silvain, il le sait; Fouché s'acquitte admirablement de celui de *Comminges*.

Le divertissement de M. Clairanson a fait plaisir, les premiers sujets du ballet y figuraient, et M^{lle} Angélica au milieu d'eux, comment ne pas plaire. Nous reviendrons sur cet ouvrage.

LE SINGE ET LE DOGUE.

Un meneur d'ours passait dernièrement dans les rues de Worcester avec un ours et un singe. Un boucher vint

l'accoster, et lui proposa de permettre que son chien, bull-dog de forte race, s'essayât contre l'ours qu'il conduisait. Le meneur y consentit, et le chien montra dans ce combat beaucoup d'acharnement et de courage. Le singe qui était spectateur sur les épaules de son maître, voyant la lutte se prolonger, désira seconder son compagnon, et s'élança sur le dos de l'ours pour le défendre; mais son maître le rappela, et les combattans furent séparés.

— C'est bien dommage, s'écria le boucher en jurant, qu'il ait rappelé son singe; mon chien vous l'aurait avalé d'un morceau!

Le meneur, piqué d'honneur pour son singe, répondit: Voulez-vous que nous les fassions battre?

— Avec votre singe! je vais parier trois guinées contre une qu'il est mort dans dix minutes. Le pari fut accepté, mais sous la condition que le singe serait muni d'un bâton d'un pied de long. L'heure et le lieu étant fixés pour le surlendemain, plusieurs centaines de curieux de la ville et des environs se réunirent pour voir ce singulier spectacle.

Le chien arriva le premier avec son maître, et on commençait à dire que le meneur d'ours avait eu peur, lorsqu'on le vit venir portant son champion. Il le plaça sur un escabeau dans le centre du cercle formé par les spectateurs. Il faut observer que ce singe n'était pas d'une grosse espèce, et que le chien était d'une masse environ trois fois plus forte, en sorte que tous les paris étaient de huit à neuf contre un en faveur du dogue. Le boucher demanda encor si l'on ne prétendait point lui faire payer le singe quand il serait tué, et il fut convenu qu'il ne donnerait aucun dédommagement, si cela arrivait. Alors le meneur d'ours tira de sa poche un petit bâton d'un pied de long et d'un bois dur qu'il donna au singe, en lui disant: — Tiens, Jacob, tu vois bien ce chien là-bas! prends garde à toi, mon garçon! Le boucher avait toutes les peines du monde à retenir son dogue, et il le lâcha tout-à-coup, en lui criant: — Avale-moi ça.

Jamais tigre ne s'élança avec plus de fureur: il fondit comme un trait sur son ennemi. Celui-ci, avec une adresse merveilleuse, fit un saut en l'air, à l'instant même où il allait être joint; et, retombant sur le dogue, il se cramponna sur son dos, de manière à ne pouvoir pas être mordu. Il le saisit sur le cou avec ses dents, lui empoigna fortement l'oreille, de la main gauche, en lui faisant tordre la tête, qu'il assujettissait dans cette position gênante, tandis que de la main droite il frappait à coups redoublés sur le museau du malheureux chien, qui jetait les hauts cris.

Enfin, au bout de très-peu d'instans, si le boucher n'eût demandé grace, son dogue serait mort sous le bâton; et il était si malade, que son maître fut obligé de l'emporter, après avoir payé le pari et essuyé les sarcasmes et les huées de la populace.

(Gentl. Magaz.)

La *Revue de France* paraît le 5 de chaque mois par livraison de trois ou quatre feuilles d'impression, format in-4°, avec une belle couverture.

Prix pour les départemens: 15 fr. pour un an, et 8 fr. pour six mois. On souscrit au bureau du journal l'*Épingle*.